

Julia Billet *Salle des pas perdus*



Le livre

Ils ont souvent tout perdu, famille, travail, maison, raison de vivre, ceux qui arpentent le hall de la gare de Lyon sans espérer partir nulle part. Ils ont tout perdu et ils n'attendent plus rien. Parmi eux, il y a la vieille, élégante dans sa misère, cheveux coiffés, habits bleus. Ses copains de galère, Max, Henri, Élie, Céline. Ses combines et ses confidences avec Yvonne, la dame pipi. Ses trouvailles quotidiennes dans les poubelles garnies par les gavés, les nantis, les inconscients. Sa boîte à sucre, boîte aux secrets, aux souvenirs de la vie d'avant. Une routine comme une autre.

Jusqu'au jour où la vieille aperçoit une toute jeune fille sur un banc. Elle est différente. Fragile. Elle semble regarder quelque chose intensément, à l'intérieur d'elle-même. Puis elle se lève. Et la vieille reconnaît son pas.

Un pas perdu.

Julia Billet nous immisce sans sentimentalisme dans le monde des laissés-pour-compte et nous offre une rencontre tendre et touchante où l'entraide apparaît vitale et réparatrice.
ricochet-jeunes.org

L'auteur

Née en 1962, [Julia Billet](http://JuliaBillet.com) habite la région parisienne tout en songeant qu'il ferait bon vivre ailleurs, loin des villes, pour écrire, écrire, écrire... prendre le temps de savourer la vie. En attendant, elle écrit souvent la nuit après son travail de jour : son activité de formation pour adultes l'amène à rencontrer toutes sortes de gens dans des usines, des bureaux, des écoles, des prisons. Elle anime quelquefois des ateliers d'écriture avec des adultes ou des enfants.

Julia Billet

Salle des pas perdus

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Merci à Frédérique et Mireille, mes anges des Terres
d'Encre qui m'ont accueillie dans la vallée du Jabron.*

Et merci à Kanelle de m'avoir attendue, tout amour.

Et merci au CNL de m'avoir accordé ce temps d'écrire.

– Le train en partance pour Lyon-Perrache, Lyon-Part-Dieu...

La voix a résonné dans le haut-parleur, c'est l'heure. La vieille s'assied péniblement sur son carton, ouvre les yeux, s'étire de partout : bras levés, bouts des doigts tout en haut, comme pour toucher le ciel, un bâillement bien profond et c'est bon, la journée peut commencer. Toujours assise, elle passe les doigts dans ses cheveux, de haut en bas, comme si c'étaient les dents d'un peigne. Ils s'accrochent parfois sur un nœud, alors elle tire d'un coup sec, et clac, il reste dans sa main. Elle récupère la boule de cheveux emmêlés en bout de course et la jette un peu plus loin. Quelques cheveux y restent mais rien d'inquiétant, sa masse sombre à peine éclaircie par quelques fils d'argent tombe dans le bas de son dos, épaisse et fournie, des cheveux de jeune fille, comme elle s'en

vante secrètement. Elle prend son temps, mèche par mèche, tire, secoue, revient à l'attaque en chantonnant un vieil air qui lui vient d'elle ne sait où.

Quand elle estime que cette fois elle est coiffée, elle se penche en avant, tête en bas, secoue vivement sa chevelure, de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas, de bas en haut, et remonte d'un coup sec. Ses cheveux retombent en cascades sur son dos, gonflés, brillants.

Premier geste du matin, pas question de se montrer décoiffée ! Elle se lève, arrange son pantalon un tantinet de travers, enfile ses babouches, attrape son chariot de supermarché, s'y appuie et le pousse vers les toilettes publiques. Petite bonne femme un peu ratatinée, elle est accrochée à son chariot comme un oiseau à une branche, un vieil oiseau bleu (elle est habillée tout en bleu). Elle circule en saluant les copains au passage.

Max, déjà au rouge avant même que le Paris-Béziers soit sorti de gare.

Henri, pas bien réveillé – il bougonne un bonjour en levant une main et en se frottant les yeux avec son poing libre.

Élie, déjà en action, somnole d'un œil et marmonne des incantations incompréhensibles de façon

lancinante, se balançant comme le font parfois les enfants quand ils sont seuls, personne ne sait ce qu'il raconte, ça ressemble à des prières, mais ce sont peut-être des poèmes, qui sait, il fait un signe de tête à la vieille, un sourire, tout en continuant ses zonzonzons.

Céline fait la manche, elle espère pouvoir s'acheter son café et son croissant du matin avant le départ du Paris-Orléans. Elle sourit à la vieille, lui crie :

– Bien dormi, mamie ?

Et tend à nouveau sa main en quête d'un peu de liquide.

La vieille dit un petit mot à chacun :

– Pas trop mal aux cheveux, Max ? Allez, Henri, c'est l'heure et la bonne, regarde ce soleil dehors ! Salut Élie, fais une petite prière pour moi, que je trouve une merveille aujourd'hui ! Ah ! Ma petite Céline, un matin sans café, c'est pas un matin, c'est vrai ça. Si t'as de quoi, on se boit un verre tout à l'heure ?

Tout ça en poussant son chariot à travers la salle des pas perdus, direction les toilettes publiques.

À l'entrée des toilettes, c'est Yvonne aujourd'hui. Yvonne, tout en rondeurs, toujours bien arrangée comme si elle sortait de chez le coiffeur, maquillée

jusqu'au bout des lèvres, à n'importe quelle heure de la journée. Des talons à faire une jambe de publicité pour collants. Personne ne la surprend jamais à se faire belle, elle est toujours comme ça, comme si elle était fardée naturellement, sans effort. Du bleu aux yeux, dessus, dessous, du noir aux paupières, dedans, dehors, des cils de star des années 1930, désespérément longs et recourbés (mais comment elle fait ?).

Elle est complètement excitée aujourd'hui : son aînée a accouché cette nuit d'une petite fille ! Une petite Laura, 3 200 grammes, des cheveux plein la tête, le portrait de sa mère, on dirait la même, c'est fou.

Yvonne sert deux cafés qu'elle pompe de son thermos et tend un gobelet à la vieille qui s'assied à côté d'elle en écoutant ses histoires de nouvelle grand-mère. Les voilà qui trinquent à la santé de la petite et de sa mère.

Puis Yvonne se lève, donne un tour de clé dans le tourniquet pour que la vieille puisse entrer sans payer, elle attrape le chariot et le gare sur le côté, près de sa chaise. Un rituel.

La vieille a farfouillé dans le chariot avant de passer le tourniquet. Elle a attrapé une serviette et un petit sac en plastique jaune. Elle a sorti du sac

une culotte, l'a renflée puis reposée d'un air dégoûté, elle en a tiré une autre, l'a sentie, cette fois elle a souri – ah ! cette bonne odeur de lavande ! – et s'est engouffrée derrière la porte des toilettes.

Pipi du matin, ça soulage ! Elle sort des cabinets, s'approche du lavabo, déballe son sac en plastique jaune, brosse à dents, bout de savon mauve. Elle égratigne le savon avec la brosse et se frotte les dents, en comptant dans sa tête : trente à gauche, trente à droite, trente en haut devant, trente en bas devant et vingt en plus, où la brosse a envie d'aller. Elle glougloute en fond de gorge, crache, prend de l'eau au robinet en baissant la tête, recrache. Quand elle en a fini avec les dents, elle mouille un coin de sa serviette, retourne aux toilettes. Elle ressort, une grande culotte blanche à la main, elle la frotte avec son bout de savon mauve, la rince en chantonnant un vieil air, celui qui lui est arrivé sans crier gare ce matin, Mon amant de Saint-Jean, moi qui l'aimais tant... De l'autre côté, Yvonne reprend le refrain avec elle, et les voilà qui chantent à tue-tête la chanson d'amour. Dernier coup d'eau sur le visage, et la vieille reprend le tourniquet à l'envers. Elle met consciencieusement sa culotte à sécher sur le crochet du chariot, juste sous la poignée. Yvonne a

sorti un bout de gâteau, a installé un semblant de petite nappe avec du papier-toilette rose et a resservi un gobelet de café à la vieille. Il faut fêter l'événement dignement. Et nouvelle tournée à la santé de la mère, de l'enfant et de la mère-grand.

La vieille embrasse madame Pipi avant de partir, demain, Yvonne ne travaille pas, elle a pris sa journée, ce sera Josépha la Guadeloupéenne. La vieille l'aime bien, cette Josépha, une sacrée femme avec ses huit enfants et son mari qui court les filles. Une rigolote qui arrive toujours à récupérer son époux en lui racontant des histoires de gare et d'ailleurs. Une Shéhérazade dans son genre. Parce que les histoires, elle les raconte et elle les raconte bien. Des histoires de zombies qui rôdent dans les toilettes publiques de la gare de Lyon, des histoires de fantômes de becquets qui veulent voler l'âme des petits enfants, les histoires de l'homme au bâton qui a fait la une des journaux pendant des mois dans son pays, au temps d'antan...

La vieille récupère son chariot et reprend la chanson de l'amant de Saint-Jean en faisant un clin d'œil à Yvonne qui ce matin est décidément de bonne humeur.

Elle est propre, sent la lavande, tiens, d'ailleurs elle jette la vieille culotte dans une poubelle de la gare, ça sentait trop mauvais, plus rien à faire pour ce vieux chiffon, pas question de se salir les mains avec ce slip usagé. Il faudra qu'elle pense à ne pas le récupérer, celui-là. Elle repart, le chariot débordant, pour faire son tour du matin.

C'est fou ce que les gens jettent. Dans la gare, les corbeilles qui recueillent les journaux frais du matin, les bouts de croissants pas finis, les sandwiches pas au goût de leurs acheteurs, trop secs, trop gras, trop gros, trop rassis, trop frais, les tickets de métro, les cartes postales déchirées avec hésitation ou rageusement, les fonds de sacs à main (poussières, bout de rouge à lèvres, place de cinéma déchirée, Post-it jaunâtre griffonné, liste de courses raturée, pièce de cinq centimes oubliée, bonbon fondu qui s'accroche à son emballage), des boîtes de cartons en tout genre, les sacs plastique gras ou pleins de miettes, les mouchoirs en papier froissé...

Plus tard, elle sortira dans le quartier s'occuper des vraies poubelles, les grosses bien remplies, coins des rues, fonds des porches, toujours à la recherche d'une merveille.

La vieille chantonne derrière son chariot, comme tirée par lui, petits pas traînants qui râpent le sol, couinement d'une roue mal huilée, tiens, il faudra qu'elle s'en occupe, important de savoir ménager sa monture, trouver une burette d'huile, faire couler un filet sur la roulette jusqu'à ce qu'elle s'apaise et ronronne à nouveau.

Brouhaha du matin, les femmes en tailleur tirent leur valise qui roule sans bruit derrière elles, les hommes en costume marchent vite, le nez en l'air, inquiets des panneaux d'affichage pas assez rapides à dire les quais, les heures. Un jeune baba cool, sac à dos, va et vient doucement, désorienté, à la recherche d'un regard, d'un corps à aborder, d'une route à demander ; une femme court, un enfant dans les bras, son sac à la main, essoufflée, perdue, angoisse du temps déjà passé ; une foule, sous le panneau départ, attente, impatience, de la montre à la pendule, de la pendule au panneau, du panneau à la montre, et tout à coup le bruit mécanique du train qui s'affiche, ça tourne un moment, comme un jeu de hasard, et les lettres apparaissent, blanches sur ligne noire, et la foule se distend, pardon, le Paris-Marseille partira quai C, trouver l'escalator, fouiller

l'espace, marche avant, marche arrière, la foule se fend pour laisser sortir une dizaine de personnes, le nez toujours en l'air. D'autres arrivent, impatients déjà, le bloc se referme jusqu'au prochain tirage au sort de la machine.

La vieille les observe avec tendresse. Toujours les mêmes histoires sans être jamais les mêmes. Elle les observe comme on se penche sur une fourmilière, en tentant de comprendre ce qui fait courir les petites bêtes, ce qu'elles cherchent et pourquoi et comment. Si elles aiment et comment. Elle écoute des bouts de conversations, des adieux, des au revoir rapides (oui, à bientôt, je te téléphone), des baisers sans fin, des serrements de mains (bonne route, tu m'appelles), les derniers conseils (surtout n'oublie pas de lui dire que, je t'ai mis le paquet entre tes pulls, fais attention en le déballant, tu penseras à...), les portables qui sonnent (oui, je suis à la gare de Lyon, non, bien sûr), les morceaux d'intimité (je lui ai dit que j'avais un rendez-vous pour mon boulot, oui, je t'aime, non, surtout n'appelle pas, je crois que je suis enceinte), les ordres des chefs (prévenez Duchemin, je ne pourrai pas assister à la conférence, laissez-moi un message s'il donne sa

réponse, sortez-moi le dossier, préparez le compte rendu de la réunion du 13 en cours), les excuses (non, je t'en prie, excuse-moi, je vous prie de m'excuser, pardonne-moi mon amour), les mensonges (mon train a du retard, grève surprise, je prends le premier au départ, je suis désolé, la SNCF, c'est toujours la même chose, impossible d'être jamais sûr, mon fils est malade, je ne pourrai pas venir aujourd'hui, non, rien de grave, je suis dans le train), les déclarations d'amour (moi aussi je t'aime, tu me manques déjà, je pense à toi, comment vivre sans toi? Est-ce que je suis né pour t'aimer?).

Bribes de mots, bribes de vie, hachurées. La vieille s'amuse à les mettre bout à bout, c'est insensé, mais, en juxtaposant ces sons, ces parfums, elle écrit son poème chaque matin, elle cherche le sens de ce mouvement perpétuel, de ces allées et venues, de ces courses contre les pendules, de ces errances de l'aube à la nuit. Elle cherche, ramasse, amasse, colle, coud, tricote les histoires les unes aux autres, patchwork de bouts de vies, et construit comme elle peut son monde.

À petits pas, elle prend les restes, emprunte des mots, croise un instant un regard et y puise le doute, parfois le mystère ou le désarroi.

Quand elle se penche sur les corbeilles, quand elle glisse sa main pour sentir et déjà trier, c'est toujours ce même geste, attraper un bout, prendre avec elle un moment, retenir ce qui fuit. Elle choisit, prend dans ses mains, soupèse le papier déchiré, le quignon de pain, le rouge à lèvres presque fini mais pas tout à fait, et les accapare, les cale dans son chariot, leur rend un peu de la vie qui allait s'arrêter. Elle les prend et les berce, toute à la pensée de ce qu'elle va faire de ces trésors jetés et ramassés.

Bout à bout, ces objets lui diront peut-être ce que tous ces gens font de ce temps qui semble tourner trop vite pour eux, minutes égrenées à la pendule électronique sous leurs yeux, impuissants à arrêter ou faire avancer les heures.

Elle, son temps, elle l'a, bien à elle, chaque instant lui appartient. Elle sait quoi en faire. Dans la première corbeille, elle a trouvé *Le Parisien* et *Le Monde*. Elle s'assoit et lit les grands titres. Elle s'arrête sur trois articles (« Paroles de guerre en Israël », « La femme qui parle aux ours » et « Le commerce équitable : une troisième voie ? ») et les lit jusqu'au bout avant de ranger les journaux dans son chariot et de repartir faire ses fouilles. Tous les matins, elle s'installe pour savoir les nouvelles du dehors. Jamais bien gaies.

Ça fait trois ans qu'elle s'est installée dans cette gare. Son chez-elle. Sa maison. Là où les autres ne font que passer. Jamais seule ici. Le monde défile, file à portée de main, elle n'a qu'à ramasser, les regards, les mots, les bons à jeter. Tout est pour elle à portée de corps. Et il y a sa famille, la famille des sans-logis, ceux qu'on appelle les paumés mais qui ici semblent moins perdus que les hommes et les femmes en transit, toujours dans l'entre-deux, ceux qui ne connaissent pas le chemin, en quête d'un quai, d'une partance, d'un rendez-vous manqué, d'un ailleurs.

Les paumés, ils savent se retrouver, salle du bas pour regarder, rêver, pleurer, rire, parler, se mettre en colère, les bancs, les coins, les piliers. Ils savent où ils sont. La vieille s'y retrouve, c'est sa maison. Avant la gare, elle avait son quartier dehors, dans le Paris du XVIII^e, mais l'hiver y était dur. Portes cochères, stations de métro bondées, cartons humides, les pieds qui ne se réchauffent jamais, les bouts de doigts gelés, les larmes de décembre quand le froid s'installe pour plusieurs mois, jamais assez de pulls, de manteaux, de gants de peau, jamais assez de force pour croire que demain viendra, chaque nuit comme la dernière, l'espérant secrètement, se défendant de

l'air et du vent et de la neige parfois, avec l'énergie du désespéré.

Ici, elle a sa « chambre », son coin, carton, oreiller, duvet au fond du chariot, plaid à l'anglaise, écossais rouge orangé ; personne ne lui prendrait sa place.

Derrière les deux piliers, angle gauche de la salle des pas perdus, à partir de vingt-deux heures. C'est le coin de la vieille, même les gars de la sécurité passent lui dire bonne nuit et ne pénètrent pas son antre de plus de deux pas, restent au seuil, juste le temps d'un mot doux. Trois ans qu'elle a investi les lieux. Il y a bien eu quelquefois des nouveaux qui ont tenté de la déloger, mais la famille a fait front : pas ici, mon gars, ici, c'est la chambre de la vieille. Et une vieille, c'est sacré dans une famille. La vieille, c'est la mère, l'aïeule, celle qui nourrit l'imaginaire des hommes-enfants sans attaches, leur refuge. Alors les gars du coin, ils en prennent soin comme une nécessité, une bitte d'amarrage à laquelle ils peuvent toujours s'accrocher.

Une fois, un nouveau a essayé de la déloger, ça s'est fini au couteau. Clac, déchirement, le sang. Les gars de la sécurité sont arrivés, la vieille a pu se coucher. C'est rassurant de savoir qu'on a une place quelque part.

Ce matin, la vieille glane comme tous les matins, toujours émerveillée de tant de vies, circulation sur la Terre, envol vers d'autres cieux, dépôts au fond des corbeilles, enfin ils posent quelque chose quelque part. Pour elle. Ils ne le savent pas, mais comment le pourraient-ils ? Ils n'ont pas le temps de regarder.

Elle est penchée sur une corbeille, un jeune homme s'approche et lui tend une pièce. Deux euros. Il part et lui souhaite une bonne journée. Ça se passe comme ça, vite, sans qu'elle ait vu le bout de ses chaussures, ça arrive quelquefois, toujours un étonnement, une lueur de possible. Elle n'a rien demandé. Elle sourit, le regard un peu vague, ailleurs, lui jette un « S'il y a un dieu, il t'a vu, mon petit gars, bonne journée à toi ! » et elle repart en se disant qu'à midi elle se fera un petit croque-monsieur chez Lulu, à quelques rues de là, dans le monde du dehors.

C'est le milieu du mois, il lui reste un peu de son RMI. Elle planque ses sous dans son soutien-gorge, dans le creux des seins, bien au chaud, parce que ses seins, ils sont bien confortables, un 100 bonnet D, une poitrine de star, juste un peu lourde quand elle ôte son soutien-gorge. Mais de toute façon, à part le jour de la douche, une fois par semaine aux

bains-douches du quartier, elle les tient bien droit, presque pointés avec son *Cœur croisé* de Playtex qu'elle a récupéré à la Croix-Rouge. Elle l'aime bien, celui-là, faut dire qu'elle a parfois du mal à trouver la bonne taille, c'est à croire que les femmes ont des petits seins de nos jours. De son temps, il y avait la Marilyn Monroe, les brunes pulpeuses du cinéma italien, maintenant elle ne va plus guère au cinéma, mais les actrices ont dû changer de gabarit. Et toutes ces femmes qui marchent vite ne doivent même pas laisser à leur corps le temps de prendre forme, tellement elles courent tout le temps. Elles laissent peut-être bien en route ce qui pourrait les ralentir.

Elle s'est déjà fait piquer son RMI. Du temps où elle ne se méfiait pas assez. Les pires, ce sont les mêmes drogués. Le manque. Ils tueraient père et mère pour un peu de dope. Ceux-là, elle voudrait les prendre dans ses bras, mais ils ne le veulent pas, on ne peut les toucher sans réveiller leurs plaies, à fleur de rage. Elle s'est déjà fait attaquer par un de ceux-là. Une fois, elle a même fini à l'hosto, diablement amochée, sans un sou vaillant. Une semaine au lit, murs blancs, longue chemise de coton blanc,

infirmière blanche, lumière blanche, bandage blanc. Elle, livide, seule.

À la fin de son séjour, visite de l'assistante sociale, grise.

C'est cette fois-là qu'on l'a envoyée à Nanterre, un hôpital qu'on lui avait dit, un endroit pour se retrouver un peu, manger, s'habiller, dormir tranquillement sans avoir à craindre les mauvais coups de la rue. Un havre de paix pour se retaper un peu. Sûre qu'elle n'y avait jamais mis les pieds, l'assistante, sinon elle n'aurait pas osé.

Juste un mouiroir pour clodos trop blessés pour marcher encore.

Nanterre : on t'embarque dans un car bleu, vitres dépolies pour pas que les gens du dehors voient la misère trop près de leur Golf GTI, de leur Opel Corsa ou de leur Espace, on te déverse là, bout de banlieue grise et murée, sans un mot, direction la douche, on te donne savon, serviette, pas de discussion, ici c'est la règle, et la règle, personne n'y déroge, les femmes nues, ventres au ras des côtes ou débordant en plis froissés, plus de mystère, plus de femmes, plus d'hommes, des bêtes à nettoyer, souvenirs de camps, images de guerre. Après la soupe, tables de cantine, tables de prison, dortoir, draps

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

De silences et de glace
La guerre de Catherine

© 2003, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2003

ISBN 978-2-211-23176-3